

Les Proverbes

VesalBookshop.com

© Éditions First-Gründ, Paris, 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-7540-3000-7

Dépôt légal : septembre 2011

Directrice éditoriale : Marie-Anne Jost-Kotik

Éditrice junior : Charlène Guinoiseau

Assistant d'édition : Raphaël Dupuy

Correctrice : Anne-Lise Martin

Mise en page : Sophie Boscardin

Couverture : Olivier Frenot

Imprimé en Italie

Éditions First-Gründ

60, rue Mazarine

75006 Paris – France

Tél. : 01 45 49 60 00

Fax : 01 45 49 60 01

E-mail : firstinfo@efirst.com

Internet : www.editionsfirst.fr

Les Proverbes

Sylvie Brunet

VesalBookshop.com

FIRST
 Editions

VesalBookshop.com

Avant-propos

Vous êtes un excellent passeur. Les proverbes que vous avez hérités de vos parents, vous les transmettez à vos enfants qui, passeurs non moins excellents, les transmettront à leur tour à leurs enfants.

Car les proverbes ont des attraits auxquels nul ne peut résister. Rythme binaire, allitérations, assonances, rimes : ils nous séduisent de leur musique facile à mémoriser. Ils nous intriguent par leur évocation de réalités anciennes peuplées de loups, d'ours, de charrués ou de forgerons. Ils nous enchantent par les petites saynètes empreintes de merveilleux et de poésie qu'ils font jouer à notre imagination : ici, des souris qui dansent, là, un mystérieux royaume des aveugles, et là-bas, assourdi, le galop lointain du naturel qui revient. Ils nous rassurent par les nombreuses balises de conseils et d'avertissements pleins de bon sens dont ils encadrent nos conduites les plus ordinaires : ménager sa monture, ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier, ne pas remettre au lendemain, partir à point...

Multiples atouts que les proverbes – étiquette choisie aujourd'hui pour regrouper des notions autrefois distinctes, comme l'adage, le dicton, la maxime, la

sentence, l'aphorisme, l'apophtegme... – mettent au service d'une cause constante : délivrer un enseignement empirique, transmettre un principe moral. Gardiens de la mémoire, ils proposent leurs modes d'emploi et préceptes dans une langue imagée, populaire, accessible à tous, et, couvrant de leur nombre impressionnant tout le champ des actions humaines, ils sont réutilisables à l'infini.

Aussi y a-t-on sans cesse recours pour donner plus de force et d'assise à nos discours ; se prévalant de leur ancienneté, on les prend à témoin, ainsi que le disait déjà Aristote dans sa *Rhétorique*, et on les produit comme arguments de nos actes. Au même titre que les formules de politesse et les considérations d'ordre météorologique, ils sont même souvent appelés à jouer un rôle social très utile, lorsqu'on n'a rien à dire ou lorsqu'on ne sait que dire : « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles », « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir »...

Toutefois, en dépit de leur omniprésence dans nos conversations quotidiennes, force est de reconnaître qu'on sait très peu de choses sur eux. À quel moment se sont-ils formés ? Jusqu'où faut-il remonter pour retrouver leur source ? Le sens qu'on leur prête aujourd'hui est-il le même que celui que leur accordaient nos ancêtres ? Et comment expliquer que, pour

beaucoup d'entre eux, si on en saisit globalement le sens, on ne soit plus en mesure de comprendre le détail de leur forme? Ayant balancé au cours des siècles entre des périodes de faveur, comme l'atteste la place que leur accordèrent dans leur œuvre des Villon, Rabelais, Cervantès ou encore Musset, et des périodes de défaveur, où ils furent rejetés en tant que lieux communs, blocs monolithes de conformisme et de bêtise, il semblerait que les proverbes aient acquis, depuis la seconde moitié du ^{xx}e siècle, qui a vu leur lot se restreindre considérablement, une stabilité et soient aujourd'hui unanimement reconnus dignes d'une attention et d'un hommage constants. Tenus désormais pour parole pleine, investie d'un poids ancestral, ils occupent aujourd'hui sur la scène médiatico-politique une place importante, et on ne compte plus les sites internet qui leur sont consacrés, où ils font l'objet de marques de tendresse démesurée, à mi-chemin entre la préservation des espèces menacées et la sauvegarde de la recette du bœuf miroton de nos grands-mères.

C'est donc avec l'espoir d'apporter à cet élan général une utile contribution qu'est né ce petit livre, qui entreprend de passer au carbone 14 une centaine de proverbes, choisis parmi un corpus familier, lesquels ont d'eux-mêmes entraîné dans leur sillage d'autres

proverbes, encore employés ou déjà tombés dans l'oubli. Pour nous guider dans cette approche semée d'embûches, on s'est muni des travaux des meilleurs « parémiologues » (c'est le nom savant donné aux spécialistes des proverbes), tels Oudin, Panckoucke, La Mésangère, Le Roux de Lincy, Quitard, Duplessis, Maloux, Dournon, Suzzoni... Une aventure passionnante à mener puisqu'elle permet, en partant d'évidences et de banalités, de s'ouvrir à un très riche fonds de culture antique, dont nos ancêtres étaient nourris dès le berceau mais qui nous est devenu d'un accès plus difficile. Et le dernier mot reviendra toujours aux romanciers, poètes, chansonniers ou humoristes, qui, hier comme aujourd'hui, en se l'appropriant, en la détournant, en la déformant, en la pliant à leur usage, ont marqué de leur sceau original cette parole toute faite.



Abondance de biens ne nuit pas

Héritier de l'adage latin *Quod abundat non vitiat*, « ce qui abonde ne vicie pas », ce proverbe ne semble cependant pas s'être répandu sous sa forme actuelle avant le XIX^e siècle.

C'est de cette sentence que l'on argue lorsque, répondant à un souci de prévoyance, on s'applique à accroître encore un bien, des richesses, des avantages, que l'on avait déjà en suffisance. D'autres proverbes courants, tels « Mieux vaut trop que pas assez » ou « Mieux vaut faire envie que pitié » abondent dans le même sens. Mais un autre proverbe, aujourd'hui tombé dans l'oubli, « Abondance engendre fâcherie », mettait en garde contre les dangers de la profusion des biens, comme il était de tradition de le faire en se réclamant de l'ode du poète latin Horace, qui

rappelle que le bonheur ne se trouve pas dans l'excès mais dans le juste milieu.

« Maman lui adressait ses condoléances sur la mauvaise chance qui amenait toujours ses visiteurs à la même heure [...]. Ce que ma grand-tante interrompit par : "Abondance de biens..." car depuis que sa fille était malade elle croyait devoir la remonter en lui présentant toujours tout par le bon côté. »

M. Proust, *Du côté de chez Swann*.

Les Absents ont toujours tort

Tant pis pour ceux qui ne sont pas là ! Car non seulement il ne se trouvera pas de bonne volonté pour défendre leurs intérêts, mais de surcroît on ne se privera pas d'en dire du mal, comme le suggère la pièce de Destouches, *L'Obstacle imprévu* (I, 6), datée de 1717, où apparaît cette locution devenue proverbiale.

Cette formule lapidaire, dont on se sert encore aujourd'hui pour se débarrasser en toute bonne conscience du souci des personnes absentes, trouve sa source dans deux formules de l'Antiquité gréco-latine. D'une part, dans un propos de table selon le-

quel *Tarde venientibus ossa*, « pour ceux qui arrivent en retard, il ne reste que des os », signifiant que les absents sont toujours les plus mal lotis. D'autre part, dans une maxime juridique *Haeres non erit*, « il n'hériterait pas », l'absence empêchant de faire valoir ses droits à un héritage. Qu'elle soit un aveu bien réel de culpabilité (le coupable, en fuite, ne se présente pas au procès) ou qu'elle soit due à un simple concours de circonstances, l'absence est toujours perçue comme suspecte et, en tant que telle, comme l'a écrit La Fontaine dans *Les Deux Pigeons*, « le plus grand des maux ».

« Car il est des cœurs où les absents ont raison, et il en est ainsi dans le cœur de TA MÈRE. »

H. de Balzac, *Illusions perdues*.

Aide-toi, le ciel t'aidera

La Fontaine a largement contribué au succès de ce proverbe par sa fable *Le Chartier embourbé*, où il dépeint un charretier qui, ayant embourbé son véhicule sur une route mauvaise du fond de la Bretagne, appelle à son secours le dieu Hercule, célèbre pour ses douze travaux de force. Lequel ne tarde pas à se

manifester par la voix, en indiquant à l'homme les gestes à accomplir pour parvenir à se débarrasser tout seul, comme un grand. Au charretier qui lui exprime sa reconnaissance, le dieu répond alors en ces termes :

« [...] Tu vois comme

Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le Ciel t'aidera. »

Sous la forme « Aide-toi, Dieu t'aidera », le proverbe se rencontre dès le ^{xv}^e siècle, et Rabelais en fait mention un peu plus tard dans son *Pantagruel*. La Providence prête son appui à ceux qui s'en rendent dignes par leurs agissements plutôt que par leurs prières : tel semble avoir été son sens, à l'origine. Mais aujourd'hui, loin de toute connotation religieuse, l'injonction s'interprète comme une invitation à « se bouger », à se démener, à mettre tout en œuvre pour faire aboutir une entreprise, au lieu d'attendre les bras croisés que la réussite nous tombe du ciel !

Qui Aime bien châtie bien

D'abord calqué sur son modèle latin *Qui bene amat bene castigat*, « qui bien aime bien châtie », l'adage

médiéval s'est modernisé en modifiant l'ordre de ses mots sans pour autant renoncer à sa structure binaire (aime bien / châtie bien), laquelle, en facilitant la mémorisation, a sans aucun doute permis la survie de « châtier » qui, supplanté dans l'usage courant par le verbe « punir », n'est plus guère employé aujourd'hui que dans ce proverbe.

C'est la formule bien pratique dont on se revendique toujours lorsqu'on veut infliger une punition à un enfant : soyez bien sûrs, semble-t-elle sous-entendre, que si l'on ne vous aimait pas tant, on ne se donnerait pas le mal de vous administrer une correction ! « Qui bien aime ses enfants les doit corriger souvent », disait-on aussi proverbialement au XVI^e siècle, en défendant la thèse qu'on aidait ceux que l'on corrigeait à devenir meilleurs. Et le débat sur la fessée qui déchaîne encore aujourd'hui les passions ne date pas d'hier, puisque Plutarque, dans un traité écrit au I^{er} siècle après J.-C., s'interrogeait déjà sur le bien-fondé des raclées dans l'éducation des enfants !

« Marius, ne te fâche pas [...], j'en ai plein la bouche de ton peuple, mais trouve bon que je flanque un peu une pile à la bourgeoisie. J'en suis. Qui aime bien cingle bien. »

V. Hugo, *Les Misérables*.

L'Appétit vient en mangeant

Un proverbe pour le moins paradoxal : c'est plutôt la satiété qui vient en mangeant !

On l'emploie aujourd'hui couramment au sens propre, afin d'engager une personne qui n'a pas faim à se mettre à table, ou pour saluer avec humour le solide appétit dont fait bientôt preuve un convive qui, au tout début du repas, chipotait dans son assiette !

Quoiqu'on le piste jusqu'à Rabelais, on lui attribue d'ordinaire pour second père Jacques Amyot, le célèbre traducteur des œuvres de Plutarque, au xvi^e siècle. « L'appétit vient en mangeant » serait, en effet, la réponse qu'Amyot aurait faite à Charles IX, dont il fut précepteur, lorsque le roi s'étonna que, après avoir semblé content de s'être vu octroyer une prospère petite abbaye, Amyot ambitionnât d'obtenir le riche évêché d'Auxerre ! Ainsi donc, plus on a et plus on veut avoir : le désir de richesses et d'honneurs ne connaît pas de bornes, c'est le seul appétit qui s'aiguise au fur et à mesure qu'il se satisfait. Sens métaphorique qui semble s'être élargi aujourd'hui, puisqu'on emploiera également ce proverbe pour parler d'une chose qui ne nous enthousiasmait pas

forcément au départ mais pour laquelle, en la pratiquant, on se découvre du goût et de l'intérêt.

« L'appétit vient en mangeant [...]; la soif s'en va en buvant. »

F. Rabelais, *Gargantua* (I, 5).

L'Argent n'a pas d'odeur

Pour trouver l'origine de ce proverbe, qu'on relève aussi sous la forme « L'argent n'a point d'odeur » ou même « L'argent ne sent pas mauvais », il faut remonter jusqu'à un empereur romain du I^{er} siècle.

C'est en effet, selon l'historien latin Suétone (*Vies des douze Césars*, XXIII), ce qu'aurait répliqué l'empereur Vespasien à son fils Titus qui s'offusquait que son père ait institué un impôt sur l'urine. Car il s'agit bien d'une taxe sur les urines collectées par les teinturiers pour blanchir les tissus plutôt que, comme on le lit souvent, d'un impôt sur les latrines (les fameuses « vespasiennes »). Mais le sens attribué depuis lors à cet adage ne fait aucun doute : quelle qu'en soit la provenance, proprement gagné ou salement dérobé (ou le contraire), l'argent n'en garde nulle trace qui puisse entamer sa toute-puissance.